

trop beau ! Ah ! oui, tonnerre ! que c'était grand. Et maintenant, rien. Si encore il reposait en terre française, mais non ! Cette terre arrosée de tant de sang est foulée par la botte !... Oh ! tonnerre ! et dire que je suis trop vieux...

Heureusement que le vieux brigadier Grueber vint à point pour m'aider à le consoler. Pauvre vieux Grueber, je vois encore sa figure franche et joviale, bon enfant, avec ses grandes moustaches grises, la terreur des conscrits dépassant leurs permissions. Malheureusement, il est encore aujourd'hui remplacé à l'hôtel de ville par la trogne arrogante d'un Feldwebel à paratonnerre ; et sur le même fauteuil où le baron de Prou fit asseoir mon ami Charles, trône un Kreisdirector Prussien, espion de haute lignée et valet stipendié de Bismarck.

Pauvre grand-père Lutz, s'il est encore de ce monde, il doit bien souffrir. S'il est mort, paix à ses cendres. S'il est mort sans pardonner à ses ennemis, Dieu doit lui être bien clément, car s'il a beaucoup haï les Allemands, il a par compensation tant aimé la France !

JULES HIRTZ.

FANTAISIE

Un jour, la Fée bleue, lassée de vivre toujours dans les vapeurs roses et les nuages dorés, imagina de descendre sur la terre pour faire des heureux.

Rassemblant à la hâte tout ce qu'elle avait de trésors et de jolies choses précieuses, elle prit sa baguette magique, s'embarqua dans un bateau à voile d'un dessin magnifique et vogua vers la terre.

Après s'être laissé bercer durant quelques heures par des vagues bien molles et bien douces, elle aborda un coin fleuri et embaumé où la brise passait légère comme l'oiseau, où le rossignol modulait ses trilles d'une façon délicieuse.

Ravie, elle mit pied à terre sur un frais tapis de gazon et de verdure, contempla quelques instants autour d'elle le paysage charmant qui s'offrait à sa vue et s'engagea soudain dans une large allée bordée d'arbres verts conduisant à un riant bosquet en fleurs.

Là, trois jeunes filles gracieusement enlacées se balançaient dans un hamac rose, rêvant de jolies choses, sans doute, murmurant des noms charmants.

L'aînée, grande et belle, se nommait Jeanne ; l'autre mignonne et jolie, c'était Eva ; puis Clémence, pâle, silencieuse.

La Fée bleue les abordant, leur dit :

— A quoi songez-vous, fillettes gentilles... Le destin vous fait-il son sourire ? Vous rêvez : dites, quelles sont vos illusions ? Je suis la Fée bleue ; j'habite les hauteurs enchantées et par ma baguette magique, je suis toute puissante ! Dites-moi ; quels sont vos désirs ? Je les comblerai.

Jeanne, tout émerveillée, prenant la parole, dit :

— Salut à toi, Fée charmante ! Que tu es admirable de condescendance, de bienveillance ! Laisse-nous d'abord te remercier, te souhaiter la bienvenue et te dire ensuite nos rêves les plus extravagants. Moi, j'aime furieusement le beau, la splendeur, la magnificence ! J'aimerais habiter un château superbe, orné des fleurs les plus belles, brillamment éclairée par des lampes d'or suspendues à une voûte de saphir, et dont les parquets seraient de marbre blanc, les ouvertures de cristal de roche, les foyers d'or massif et les murs de perles toutes incrustés de diamants, de pierres précieuses. J'aimerais vivre toujours entourée d'un luxe éblouissant !...

Se tournant vers Eva, la Fée lui demanda :

— Et toi, ma chère Eva, quel est ton rêve ?

Eva, souriant d'avance à ce qu'elle a déjà entrevu d'impossible, mais de si ravissant, dit :

— Moi, je voudrais avoir à mon entière disposition un vigoureux esquif d'argent, conduit par un marin glorieux doué de la beauté d'un ange, et qui nous emporterait tous deux bien loin et sans danger sur une mer pacifique et sereine, comme sur les vagues les plus furieuses.

Clémence, impatiente elle aussi de parler tout haut de son caprice, dit :

— Moi, je voudrais, charmante Fée, je voudrais un char aérien d'une beauté inconcevable qui me transporterait dans l'espace sur l'aile d'un zéphir avec tous ceux que j'aime et nous procurerait l'ivresse d'entendre un écho sonore du ciel répercutant au loin des symphonies mélodieuses.

Durant un instant, on n'entendit plus que le souffle précipité des trois amies anxieuses.

L'aimante Fée ayant écouté attentivement l'expression de ces vœux étranges, s'étonna d'abord de rencontrer sur cette terre de déceptions trois cœurs de jeunes filles aussi franchement fantastiques, mais tendres et généreux. Elle leur sourit gracieusement, frappa légèrement de sa baguette magique leurs fronts candides et disparut en murmurant tout bas :

— Je vous exauce !

Les jeunes filles s'endormirent d'un profond sommeil et s'éveillèrent le lendemain toutes radieuses... l'une entourée pour toujours de choses immensément belles—l'autre doucement ballottée en son joli esquif d'argent près de son marin glorieux, et Clémence délicieusement bercée dans l'espace par l'harmonie des cieux...

JANVIÈRE.

DIGNITÉ DU CULTIVATEUR

Pour moi rien n'est au-dessus du cultivateur. Je salue avec respect sur le seuil de leurs demeures ces braves familles qui vivent au sein de la belle et honnête nature, dans la pure atmosphère des champs, plus près de Dieu que nous. Pour un de leurs jours

sereins et laborieux, je donnerais un mois de nos folles agitations.

Enseignons aussi à nos fils, s'ils sont nés au milieu des champs, qu'un brevet de médecin, d'avocat ou de notaire ne les élève pas. Qu'il soient fiers de recueillir la succession paternelle et qu'ils n'avilissent pas, en la méprisant, une profession qui n'a pas de supérieure.

Instruisons-nous, si nous voulons, et sachons, en la relevant, faire de l'agriculture l'aristocratie de notre peuple.

C'est d'elle, aussi bien, que nous vient ce que nous avons de meilleur. C'est des réserves de nos campagnes, c'est du sein de leurs familles patriarcales que surgissent constamment les hommes qui font l'honneur de notre pays.

MME DANDURAND

LA PRIÈRE

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit les tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante. Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est le cri de l'âme souffrante, la rosée qui rafraîchit l'âme blessée.

LAMENNAIS.



Mlle LUCIE FAURE